

20 iguaynos

2. Histoire de ma vie

Cahier de ligendes



CAHIER

de _____

APPARTENANT

a _____



Conte d'leg
médicame

+ Comme je l'ai dit plus haut, je vais
donner ici quelques uns de ces contes breton-
nais et légendes que le vieux squelette nous
contait. Il est bien entendu que je
ne suivrai pas dans les longs et menus
détails le conteur breton qui ne fait que
paraboler intelligemment la conte.

Nos conteurs bretons, même les meilleurs
perdent toujours trop de temps dans les
détails infimes jusqu'à nous faire oublier
la merveille porte de leur narration.
Les diseurs de «gâces» et les chanteurs font
de même, ils noient souvent tout un
plot de verbiage insipide les plus belles
scènes et les meilleures conceptions.

Enfin je dois dire encore que nos vieux
contes bretons de ce temps portés rarement
se ressemblent. Tous ils commencent par
le même mot, guerebal, autrefois.
Le premier qui le tisserand nous conta
est l'histoire de deux pauvres vieux
et leurs trois fils. Le voici.

«Autrefois il y avait, un pauvre ^{vieux} et une
pauvre vieille qui avaient trois fils.

En ce temps-là on avait fait banir dans
le royaume de France qui ne faisait pas
alors parties de la Bretagne que celui
qui fabriquerait un navire allant sur
terre comme sur l'eau aurait la main
de la fille de roi avec la couronne royale
de quelque pays et de quelque condition
qu'il fût. L'écho de ce ban avait
retenti jusque chez nos pauvres vignerons
dont les trois fils étaient très intelligents
à manier les outils en fer ils étaient
bûcherons; pil euren guez.

Quand ils entendirent parler de faire
un bâtiment qui irait si bien sur l'eau
que sur mer l'aîné demanda la permission
de son père et de sa mère pour aller voyager
de construire ce merveilleux bâtiment,
car ces trois fils étaient très sages
et très respectueux envers leurs pères
leur mère et jamais il ne faisaient rien
sans les consulter.

À la demande de leur fils aîné les
deux vieux se regardèrent en haussant
les épaules, en plissant en eux même

que leur fils avait perdu la tête. Enfin le père prit la parole et s'adressant à son aîné lui dit: Mon pauvre garçon comment une paille d'os t'es venue en tête d'aire un navire qui marcherait sur terre comme sur l'eau, est-ce que c'est possible? peut-être mon père répondit le fils, permettez moi d'aller essayer. Je ne perdrais pas beaucoup de temps. Si je vois que je ne pourrais pas réussir j'en irai bientôt.

Et le vieux s'adressant à la vieille et bien ma chancie benigüe qu'est-ce que tu dis de cela. — Mais des trois varia répondit chancie, il faut le laisser aller pour mettre son esprit à l'aise. vit eze y o pnet. — Il fut donc convenu que l'aîné partirait pour la grande forêt, pas bien loin de là essayer et travail impossible.

On lui donna du pain noir, des pommes de terre, une marmite pour cuire celles-ci. Le tout fut mis sous le bras d'un pauvre âne, seule bête que les vieux possédaient. Le fils ramassa ses outils et se mit en

en route pour la forêt. il y coucha
ce soir là et le lendemain matin de bonne
heure il se mit au travail. pour abattre
des arbres ça allait tout seul puisqu'il
avait son métier. quand il eut
abattu un certain nombre il fallait
songer à les débiter pour en faire quelque
chose.

Un jour en train de manger ses
pommes de terre et son pain noir près
d'une petite source qui sourdait au
milieu de la forêt il songeait à cela, lorsqu'une vieille manducate vint le supplier
de lui donner une pomme de terre et un
petit morceau de pain pour appaiser sa
faim. Mais lui qui n'était pas en
trop bonne humeur en mangeant ses
pommes de terre et son pain sec après
avoir sué toute la matinée dit
brutalement à la médisante comme
vieille sorcière, tu oses venir demander
à manger à un malheureux ouvrier
qui n'a pas de quoi manger lui-même
va-t'en donc demander aux riches.

Merci mon garçon, répondit la vieille,
moi je n'ai besoin ni de riches ni
des pauvres. j'ai voulu voir seulement
quel cœur que tu avais. Tu me l'as montré.
Maintenant adieu et bonne chance, tu
ne me verras plus. puis elle s'évanouit.
Le pauvre, baigné de larmes, resta évanoui. Il comprit
maintenant qu'il venait de commettre une
grosse faute, mais c'était trop tard.
En effet, désormais il avait beaucoup travaillé
il ne pouvait rien faire de bon. Son bois
se défilait tout en sens contraire de ce
qu'il voulait en faire. Ate lui des menbrures
de navire il n'en tirait que des
cuillères et pot et des biquilles.

Enfin voyant qu'il ne pouvait plus
rien faire et que sa provision de poisson
était épuisée il s'en retourna chez lui
avec son âne dont les oreilles étaient
plus longues que les siennes mais pas
plus basses. Personne de reste, chez lui
ne fut étonné de le voir arriver en ce pitoyable
état. Tous savaient bien qu'il était
allé tenter une folie.

Cependant le second fils voulut
aussi aller à son tour dans la grande
forêt ne fut ce que pour voir ce
qu'avait fait là son aîné. Les deux
vieux battirent encore les épaules
mais le laissèrent aller pour qu'il
contentât aussi son esprit, et a-
y s'perch. inutile de raconter son
voyage. Il suffit de dire qu'il passa
par les incidents que l'aîné et
comme lui il revint tout penaud
à la maison.

Alors ce fut le tour du troisième.
Celui-ci était le plus intelligent des
trois; mais il était jeune et faible.
Aussi quand il fit sa demande ses
frères et sœurs de rire et les deux
vieux se regardèrent stupéfaits.

Comment, toi aussi, lui dit le vieux, tu
veux aller sur les pas de tes frères, toi
qui n'es pas capable seulement de
remuer les outils, et ne connais pas le métier.
Laisse moi toujours aller père ne s'agit
que pour voir cette grande forêt et

pour voir ce qu'il faisoit mes frères, car
ils ne nous ont pas ce qui est vu et
fait la base.

Enfin à force de prières et de supplications
on le laissa aller. On rechargé le pauvre
âne de pain noir, de pommes de terre et
des outils. Des outils d'abord on ne
voulait pas lui en donner. A quoi bon
puis qu'il ne pourrait s'en servir, n'ayant ni
la connaissance ni la force nécessaire pour
les manier.

Cependant lorsqu'il fut parti les deux
sœurs vinrent à causer de leurs aventures.
Ils se dirent qu'ils avoient failli en maltraitant
la vieille mendicante qui étoit assurément
une bonne fée, et qui pourrait bien fab-
riquer ce Navire qui aucun être humain ne
pourrait faire. Maintenant ils regrettaient
tout de leur dureté de cœur.

Le petit frère se rendit à la grande forêt
n'est que de servir le pauvre âne qui
connaissait le chemin. Celui-ci alla droit
à la cabane que le aïeul avait construite.
Le petit le déchargea et la pauvre bête

brûlées comme des habitues. puis le
petit bonhomme mit des pommes de terre
à cuire, et en attendant leur cuisson alla
faire un tour du côté ou il voyait des
herbes abattues.

Gervase fut sa surprise en arrivant
sur ce curieux chantier qu'il croyait être
un chantier naval, mais sur lequel
il ne voyait de toutes côtés que des cuillères
à pot et des biquilles.

Eh bien, se dit-il, c'est à faire cela que
mes frères se sont amusés. Et encore ils
n'ont pas daigné seulement apporter une
cuillère à la maison dont on a cependant
bien besoin, ni même une poignée de
biquilles dont notre pauvre père va en
avoir besoin bientôt je crains. Mais
j'en apporterai en me retournant.

Il retourna à la cabane. Les pommes
de terre étaient cuites. Après avoir versé
l'eau qui avait servi à les cuire il prit
un morceau de pain et alla avec sa
marmite s'asseoir près de la source ou
ses deux frères s'étaient déjà assis.

A peine eut-il entamé son fagot de foin que la vieille mendicante vint lui tendre la main en demandant une pomme de terre et un petit morceau de pain noir.

Surpris par cette voix plaintive et suppliante le petit se leva et se tourna vers la vieille lui disant: bonjour ma bonne tante, vous avez faim, eh bien envoyez-vous la et faites comme moi. Ce n'est pas très bon, mais l'appétit vaut mieux que la meilleure nourriture.

Mangez ma bonne tante, s'il n'y a pas assez j'en ferais cuire encore des pommes de terre. — Ah c'est mon enfant, dit la vieille, je n'ai ni faim ni soif. J'ai voulu voir ton cœur, tu me l'as montré, cela suffit.

Je suis plus riche que tous les rois de la terre, et puisque tu es un si gentil garçon et un si bon cœur je veux te faire riche aussi. Je suis née de ces contrées, mais autant je suis bonne pour les gens de bon cœur autant je suis impitoyable pour les gens méchants et impitoyables.

Le roi de France a une fille unique qui a aussi un excellent cœur, mais comme

tous les enfants des rois et des seigneurs
elle a été gâtée par les gens de son entourage
par ces gens qui croient bien faire en
donnant aux enfants tout ce qu'il demandent
à moins que ceci ne leur demandent
la lune ou le soleil.

C'est ainsi que la fille du roi de France
est entourée de tant de courtisans toujours
à ses genoux et prêts à satisfaire ses moindres
caprices. Elle croit que ses desirs
sont toujours satisfaits et elle s'écrit de
demander à ces courtisans non la lune
mais une chose tout aussi impossible
à lui procurer, un beau navire allant
si bien sur terre que sur mer.

Où ma bonne fée, dit le petit, c'est
là assurément une chose aussi impo-
ssible que d'attrapper la lune.

Qui repris la fée, pour les hommes, me
pour nous les fées il n'y a rien d'impossible.
Ecoute toi mon enfant dans ta cabane
et n'en sors pas avant que le soleil
soit levé demain matin, alors tu vas
quelque chose de nouveau. Sur ces

mots elle s'évanouit et le petit bonhomme
alla se coucher dans la cabane sur la
mousse que ses frères y avaient mis.

La nuit était venue, et cependant il aperçut
par les petites trées de la cabane il voyait
que la forêt était éclairée par une lumière
magique. Puis bientôt il entendit des bruits
de haches, de scies et des mortaises comme
s'il y avait eu là dix mille charpentiers
en travail. Il aurait bien voulu voir ces
charpentiers nocturnes et voir la besogne
qu'ils faisaient, mais le bonhomme lui
avait bien recommandé de ne pas sortir de
sa cabane qu'après le lever du soleil.

Cependant malgré tous ces bruits et sachant
maintenant que ce bonhomme fée le protégeait
il finit par s'endormir, mais d'un sommeil
si doux et si profond que quand il se réveilla
le lendemain les rayons du soleil perçurent
dès les trées de sa cabane. Il se leva et
après avoir recouvert la mousse qui s'était attachée
à ses effets il ouvrit la porte.

Où il trouva une merveilleuse, il faillit
tomber à la renverse sur sa mousse.

saisi de stupefaction autant que
d'admiration.

Là, à vingt pas devant lui était un
spectacle plus beau qu'on puisse imaginer,
brillant comme le soleil avec une belleente
bleue tout autour avec des voiles blanches,
comme la neige, et de balanciers lentement
comme s'il eût été sur mer soulevé par
des vagues légères. Cependant il n'y
avait pas un être vivant à bord ni aux
alentours.

Mais avant qu'il ne parvint à reprendre
complètement ses sens troublés par tant
de merveilles, la barque s'approcha devant
lui non plus en vieille mendicante cette fois
mais en véritable princesse jeune et jolie.

Bonjour mon ami si elles te ne
me reconnaissent pas n'est-ce pas. C'est moi
ta vieille bonne tante. Spier s'avança sa
petite amie, ta petite sœur aînée. Mais
vois comme je suis fatigué l'impossible
voilà le navire que cette petite folle
de princesse dont j'ai fait la figure en
l'encre, a vu dans ses rêves et que

Dans ses caprices d'enfant gâtée elle a
 demandé par mégarde à son maître et le Coconier
 de l'apaiser et lui a donné une poussette. Au
 fond d'elle même elle sait bien que c'est
 demander l'impossible. Mais elle sent tout
 pour mettre ses courtisans dans l'embarras.
 Si elle avait demandé la lune ils auraient
 sans doute essayé de la décrocher, mais
 lorsqu'un navire comme celui-ci il
 ne fallait pas y songer. Et voilà pourquoi
 la petite fille a dit à la tourterelle la piteuse
 mine de ses courtisans.

Mais il ne faut pas que nous avertissons ici
 le baron. Pour mon ami ce navire n'a
 trois d'yeux à bord des génies invisibles
 qui sont chargés de le diriger ou il doit
 aller. Regarde moi bien, car je suis au point
 de portrait véritable de cette petite princesse
 que tu vas conquérir. Je sais que cette
 princesse t'aimera. Mais fais attention à
 toi, les courtisans jaloux te tendront des
 pièges, et je ne serai plus là pour te protéger.
 Je ne puis quitter ces courtisans. C'est mon
 domaine de fée. Adieu sans adieu, car

jeppier qui nous nous reverrons encore.

Le petit paysan voulait aussi dire quelque chose pour remercier cette admirable fée, mais voyi elle était allée en fumée.

Alors il grimpa sur son navire qui se balançait toujours sous la brise, comme s'il eût été sur les flots. Aussitôt qu'il fut à bord le navire se mit docilement en marche piquant droit vers l'orient.

Laissons le voyager ainsi dans son navire aérien et allons voir à la capitale. Je ne sais pas trop quelle ville était alors la capitale de la France. N'importe il y avait alors dans cette capitale un vieux bon vieil qui n'avait qu'une fille. Les excellents coeurs mais le service gâté par la méchanceté de courtisanes et de prétendants qui papellonnaient autour d'elle tous plus empressés les uns que les autres à exécuter ses moindres ordres. Tous ses vœux étaient immédiatement satisfaits. Mais lorsqu'elle eut l'idée de demander le navire aérien et d'interroger tous les courtisanes et prétendants, ils furent anéantis, impu-

cette fois de la satisfaire. Le bruit de cette
inavouable demande avait parcouru tout
le monde, et on disait partout que cette
princesse était folle, tandis qu'elle ne faisait
que mettre à l'épreuve la flatulence et la baine
de toutes ces philogues qui commencent à
l'envoyer.

Pendant le roi se faisait vieux et voulait
avant de mourir marier sa fille afin de
mettre la couronne sur la tête de son gendre.
Un jour donc il dit à sa fille qu'il était
temps de quitter les enfantillages pour songer
sérieusement à devenir reine de France. Quelle
choix se le futur roi parmi tous ces princes
et seigneurs qui lui faisaient la cour. Tu
vois dit il que vais vers la tombe, et je voudrais
avant d'y descendre te voir la reine de ce bon pays
de France.

Oh chère père dit la princesse, ne croyez pas
que je sois si enfant que j'en ai l'air. Il y a
longtemps que je songe à toutes les choses que vous m'avez
dites. Mais Dieu merci je ne suis pas paillard
car vous voyez encore de longs cheveux et les
yeux de mon père sont si bien entre vos
mains

que le serait vers nous de vous les retenir.
Mais n'importe puisque vous exigez nous
allons donner une grande fête où
seront invitées les princesses et les seigneurs
les plus convenables et là je ferai mon
choix. - Le roi approuva sa fille et le
jour de la fête fut assigné.

Ce fut une belle fête. Jamais on n'avait
vue la ville si bien parée; les maisons
se parairaient sous les drapeaux blancs, les drapeaux
et les oriflammes.

Tout le monde était en gaieté, car les
pauvres aussi avaient eu leur petite part
des victuailles.

Le palais la gaîté n'était pas si grande
malgré tous les moyens que la petite princesse
employait pour l'exciter. C'est que la
tout le monde était un peu inquiet à savoir
sur quoi cette petite folle, comme on l'appelait
d'aujourd'hui, jetait ses beaux yeux. Elle le
savait bien et elle allait mettre fin à cette
inquiétude générale en désignant celle qui
serait l'épouse du roi lorsque des cris
d'admiration furent par ses milleis

se voient venant agiter tous ces nobles
commencèrent à s'inquiéter. Ils se levèrent de table
et coururent tous vers les cuisines pour voir
ce qui ~~était~~ l'objet de ces cris d'allégresse.
Mais ils furent bientôt saisis et éblouis.
Derrière eux, quelques toises du palais
se trouvait un navire plus haut et
dix fois plus plus beau que le palais
du sultan. Sur lequel on ne voyait qu'un
petit paysan.

La princesse se mit à claque ses
mains: «Voilà, disait-elle le navire de
mon rêve; il est bien tel que l'avais
désiré. Mais voyons quel est l'homme
de génie qui a pu réaliser une pareille
merveille!»

L'homme de génie, le petit bachelier était
descendu de son navire et sans se
soucier de tout ce monde agité qui le
regardait et le prenait il se dirigea droit
vers la princesse qu'il avait remarquée
parmi cent autres jeunes filles comme
elle, et sans s'arrêter ni sans cérémonie
à la mode de Bretagne, lui dit:

simplement: princesses je vous envoie
ce navire que vous avez demandé.

La princesse par habitude a cette fin
se se présenter devant elle avec les entants
l'engourdi; mais ayant divine dans ses
yeux et l'ensemble de sa figure une
pauvre et loyal elle lui tend la main
ne plus de main que comme une
pauvre et lui dit: merci.

Mais il fallait entendre les chuchotements
et les murmures de tous ces princes et
seigneurs en voyant ce grossier personnage
serrer la main de la princesse comme
si c'eût été une simple vachère de
Bretagne. Le roi lui même en fut
offensé et si n'eût été retenu par une
espèce de courtoisie seigneuriale il aurait
fait jeter le pauvre paysan par la bordée.
Celui-ci était bien averti de tout ça
et voulait retourner à son navire.

Mais la princesse le retint et ordonna
qu'on lui servît à dîner Guillaume
portugais avec lui en son coin à part
et lui tint sa main et lui dit: merci.

tout de suite quelle était à son corps et
 bien; mais qui évanescoient à mesure qu'il s'en
 passait toujours. Elle se voyait en face
 de nombreuses obstacles; qu'il fallait surmonter.
 Et en effet, le plus grand de ces obstacles
 était que la pauvre femme n'avait pas
 marié qu'à une pauvre de sang royal,
 et le pauvre prisonnier n'était qu'un misérable
 manant. Il y avait bien d'autres obstacles
 encore, mais la pauvre comptait en vain
 sur tout. Cependant elle se dit que son
 prisonnier n'était qu'un pauvre petit
 barbon dans le plus bas même de la cour
 de son service. Ce n'était qu'un
 petit lord. Elle le vit et les pains
 voyant cette petite fille s'intéresser à ces
 intimes résolutions de la faire sa parvenue
 à jamais, et ce furent les serviteurs supérieurs
 prisonnier qui furent employés dans ce but.
 Il ne réussit pas du tout dans tout le détail
 de son projet, qu'il eut encore à traverser notre
 petit héros avant de triompher définitivement.
 Il se dit à l'instar que malgré les conseils qui
 lui avait donné sa bonne femme malgré

les soeurs de la princesse, elle molheum
fut habillé en l'her et hanté par 0 ans
dans une forêt lointaine pour être la proie
d'un bête monstrueuse. quelques
temps après on apportait au roi et
à la princesse la preuve certaine qu'il avait
été divorcé. Et alors le roi permit
sa fille de plus en plus à choisir son
père. Mais elle-ci ne voulait plus entendre
parler de prince, elle les avait tous
pris en horreur. De se ^{gagner} une bonne
qu'elle était née, elle avait maudite
méchante. et la fin elle tomba d'un coup
malade. On fit appel à tous les anciens
mais aucun ne pouvait la guérir. Son père
se désolait. La mort de la fille entraînait
l'extinction de sa race, de son sang et
cette couronne de France passait entre les
étrangers.

La fille lui dit un jour qu'un
seul homme au monde pouvait
la guérir. Celui qui lui apportait le
bon mouchoir en soie bordé d'hermine
et qu'on lui prit dans sa poche le jour

De la grande fête. Celui-ci seul me guarrant
 mais encore, a condition que je sois à lui
 le marchand elle l'avait donné à son
 ami de laiton.

Malgré tous les témoignages qu'on avait
 fournis sur la mort du petit paysan, elle
 se plaisait à espérer que ce n'était pas vrai
 qu'un homme, si peu de grand génie ou
 du moins protégé par son génie, ne pouvait
 être dérobé par une si vile bête.

En désespoir de cause le roi fit donc
 faire partout que celui qui apportait
 la princesse le beau marchand en soit
 brisé. par elle et volé dans sa poche le
 jour de la grande fête. sans son gendre
 le roi de France et il le termina des monnaies.

Mais dans la pensée du roi ce vol
 du marchand ne pouvait être qu'un prince
 puisqu'il possédait la fête il n'y avait que
 des princes chez lui.

Peu de temps après il en vint bien
 quelques uns affairés de marchands à la
 messe, mais celle-ci crachait au visage
 de tous ces misérables. après lui avoir

reviens. Son cher ami voulait encore le
thorquer avec ses faux mouchoirs.

Cependant comme il avait révélé la
princesse, son ami n'avait pas été
dévoilé. Il avait bien été entre les
griffes de la bête pendant un bon moment.
Mais une certaine odeur singulière que
celui-ci avait goûtée de sa vie prodige
et d'origine invisible qui le guidait le
fit retirer par la vilaine bête qui n'avait
pas cette odeur là.

Délivré de cette immense bête le
malheureux se mit tout égaré cherchant
à s'orienter, car il ne savait pas en quel
pays du monde il se trouvait. Il finit
il fait au hasard une description et finit
par rencontrer des gens qui lui indiquèrent
le chemin de la capitale où il voulait
encore retourner, au risque de se faire pendre
cette fois. Il lui restait deux espoirs,
deux chances de voler son navire
était là, il savait que ce navire ne
boîgerait pas de place tant qu'il ne
serait pas à bord. Et ce beau mouchoir

qu'il tenait serré sur son cœur. N'était il pas aussi un teliment.

Avec beaucoup de peine il arriva enfin jusqu'à la ville, mais dans quel état!

Il faisait pitié à voir. Il était pâle avec ses effets en lambeaux, il avait même peur d'être arrêté comme vagabond et être conduit en prison.

Mais s'il était, lui, triste et délabré, la ville et ses habitants avaient aussi un air de deuil. Il s'informa du motif de cette tristesse générale. On lui répondit qu'une petite princesse se mourait, qu'il ne restait plus aucun espoir de la sauver. On vit alors de grosses larmes couler le long des joues amaigries de pauvre ingrat engendré. N'importe, il alla droit au palais. Maintenant il n'avait plus peur de rien. Qu'on l'arrête, qu'on le mette en prison, qu'on le perde, peut lui importer puisque sa petite amie allait mourir. Heureusement pour lui en arrivant au palais il trouva la porte grande ouverte pour le faire passer.

les germes qui se développent au dernier
moment de la petite enfance. Il peut
passer jusqu'à l'apogée une nuit
de cette foule d'épisodes isolés.
Il se voit en l'état la chambre de
la princesse et y alla mais avant
d'y pénétrer il vit qu'elle était par-
tée. La princesse avait demandé
d'aller dormir dans la chambre
et dans le lit où avait couché son
cher petit garçon à qui elle avait prêté
sa main, son cœur et sa fortune.
Le petit garçon avait le impair et
maintenant plus en plus sans crainte
il se précipite dans la chambre en
bousculant les princes et princesses et
voit la main de la petite princesse
pendre au bord du lit et s'arrête
dessus elle saisit dans ses deux mains
et la porte à ses lèvres, car il croyait
tenir la main d'une morte. En
embrassant cette main il baissa les larmes
coûlèrent dessus et il sentit comme
le jaillissement entre ses mains.

Alors il dit en breton, Ah madame
benignet, m'avez-vous dit ça.

A cette voix ~~et~~ la princesse que tout
le monde croyait morte ouvrit les
yeux presque souriant.

Les princes restèrent consternés. Leur
cœur en eut reconnu cette voix.

Avec joie la princesse prononça le
mot magique. Le petit breton avait
compris. Aussitôt il passa sa main sur
son cœur et tira ce talisman cher qui
n'avait pas été même déplié depuis qu'il
portait si peu de lui s'achant puis il le
mit dans la main de la princesse.

O miracle, celle-ci après avoir saisi le
mouchoir et l'avoir porté à ses lèvres se
dressa sur son siège et de ses bras elle
embrassa le pauvre enigmatte à la double
stupéfaction des assistants. puis après
l'avoir longuement embrassé elle dit d'une
forte voix: Mon père et vous Messieurs,
devant Dieu et devant les hommes voici
mon époux et personne plus ne me
l'arrachera. Le père répondit: aussi
soit-il.

soit il, qu'il soit fait désormais, ma fille
et ma reine selon tes desirs.

Quand les princes entendirent ces
paroles ils voulurent tous se sauver.

Mais l'enfant impératrice la princesse
les arrêta. Restés là elle. Meniguen
le palais est toujours la votre disposition
et moi pour le présent je ne veux pas
qu'aucun seigneur ne s'occupe ici avant
que toutes les affaires soient réglées.

Qu'on en tienne la garde. Et moi
maintenant la reine de France presser
mon père vient de me ceder son trône.

Demain on dressera tous les actes
en attendant Meniguen ally vos
carniers dans les salons du palais.

Adieu mon petit ami bonton antecie
Moulinvans à Paris ensemble.

Ces seigneurs se retirèrent l'oreille basse
et le nez long. Ils allaient dans les
salons mais non pour s'y amuser.

Ils se regardaient sans mot dire et pour
s'éviter la honte de leur cœur, ils
s'occupaient déjà la corde qui les étouffait.

Le lendemain les actes furent dressés.
 par ces actes la petite princesse fut
 constituée reine de France puisque d'après
 la charte son mari ne pouvait être
 roi n'étant pas prince de sang.

La cérémonie de son mariage fut faite
 à huitaine. tout le monde y assista
 une grande distribution de vivres et de
 boissons serait faite dans tout le royaume.
 A cette cérémonie la reine donna ses
 derniers ordres.

Quels seraient ces derniers ordres
 se demandent les princes. Des ordres
 pour nous pendre tous probablement.
 pendant ces huit jours les deux futurs
 époux allèrent visiter le navire merveilleux
 qui n'avait pas bougé de place depuis
 son arrivée il était là comme cloué à terre
 personne ne pouvait monter à bord.
 Ceux qui avaient essayé de monter
 avaient été soufflés et jetés au loin
 comme foudroyés par une force
 invisible!

Mais le petit breton et la petite reine

y monterent tranquillement et assis
qu'ils firent à bord le Navire se de-
cha de terre et se mit à se balancer
doucement comme s'il étoit sur
des vagues légères.

Pendant son voyage de la Bretagne
à la capitale le petit Baston, ayant
une bonne cabine sur le pont, il
toujours occupé à regarder les pays
par où il passait, n'avoit pas eu
le temps de visiter l'intérieur de ce
merveilleux Navire; pensant même
qu'il ne pourroit rien avoir là-
bas que des chambres vides.

En arrivant sur le pont il vit
d'une si chère amie. Je vous
ai fait cadeau de ce bâtiment,
merveilleux sans doute, mais c'est
bien peu de chose auprès de votre
palais, puisqu'il n'y a rien que des
chambres vides.

Il faut les voir tout de même si
la reine elles doivent être gardées à
bâillon.

Ils descendirent donc vers l'intérieur
 de ce beau navire étranger.
 O mes étourdis, vous en merveilleux
 resterez stupéfaits à la porte de la première
 chambre. Derrière les choses merveilleuses
 qu'elle renfermait. Ce n'était partout
 que des choses en argent, or, en pierres
 de toutes couleurs. Dans les salons du
 palais il n'y avait rien de si beau.
 Cependant ce premier salon du navire
 n'était encore rien aux yeux de ces autres, plus
 ils allaient et plus ils trouvaient de merveilleux
 pour dire que toutes les richesses de ce
 monde entier avaient été transportées
 là. Mais dans le dernier petit salon
 ou étaient toutes les belles petites choses la
 surprise la plus inattendue les attendait.
 Derrière la porte d'entrée dans un
 cadre en diamant, se portait de la
 princesse, portant le même costume qu'elle
 leur venait de haut de son cadre.
 Mais le bretteur se souvint alors que
 la fête de la grande forêt leur était
 apparue la dernière fois sous les

trains de la pauvre que il allait
conquérir. Alors il expliqua à sa
petite reine toutes ces choses qui s'étaient passées
avant son départ.

Mais alors dit la reine, c'est à cette
bonne ^{foi} que nous devons toutes ces
richesses et le bonheur de pouvoir nous
unir ensemble. Et la bonne foi de la
bas, nous allons retourner la trouver.
N'est-ce pas mon ami. Nous serons
plus heureux là qu'ici. Tu as vu
maintenant ce que c'est que d'être roi.
Tu as vu comment ils sont entourés
d'une meute de parasites, de fainéants,
de faiseurs, de traîtres, de lâches et de
méchants.

Oui ma chère amie, dit le baron,
vous avez raison. J'ai vu assez et même
un peu trop ce que c'est que d'être roi.
Puisque vous consentez, nous allons
retourner dans ma Baie de la mer ou nous
serons tranquilles heureux loin de tous
ces misérables traîtres et lâches seigneurs.
Il faut vite partir. Partons maintenant.

après la célébration du mariage. Elle
retourna à la couronne et son père qui la
regarda de regret, mais il ne voulait contraindre
sa fille en rien.

Le mariage fut célébré à jour fixe.
Tous les parents y assistèrent avec tristesse
ils pensant assister à leur mère mortuair.
Mais lorsque la cérémonie fut terminée
la princesse se leva et leur dit qu'elle
n'était plus reine; qu'elle avait retourné ses
vassaux à son père. J'aurai, dit-elle, pu
vous faire perdre touch, car vous étiez des
traîtres et des mécontents. Mais vous êtes déjà
bien punis en ce moment et en vous laissant
vivre avec l'honneur de vos crimes vous le
serez encore davantage. Vivez donc avec
vos crimes et vos remords. Pour nous mon
cher époux et moi nous allons vous quitter
sans regret et pour toujours. Adieu.

Et les laissant là tous peureux et frissonnants
et craignant d'être surpris, ils s'en allèrent
tous deux à leur beau et riche bateau
plus riche et lui seul que tout le royaume de
France. Bientôt qu'ils furent à bord.

le navire se para de ses voiles blanches
comme la neige, puis se relevant doucement
en tanguant sur son pivot, il tourna sur
lui-même et filta sans la direction
de l'évent. Les habitants de la capitale
étaient alors tous à table en haut de fêles
le grand événement. Il ne vint pas porter
le navire merveilleux qui emportait
celle qu'ils avaient tant et si fort admirée
huit jours leurs reines.

Le navire ne fut pas long à faire
le tour de la capitale du pays de
Bretagne. Un jour vers le soir ou
soleil il s'arrêta tout à coup. Les
deux jeunes époux ayant senti l'arrêt
allèrent voir de où ils étaient.

Et lorsqu'ils furent au mirador, ils furent
arrêtés devant la cabane. Sous le petit
bûton vit la première fois le navire
merveilleux; et à l'entrée de cette cabane
éclairée par les rayons du soleil levant,
ils virent la petite fée qui souriait et
faisait miche de chaque des pains
dans sa main de beurre et la fée

sont des êtres immatériels. La fée étoit un
 feu inextinguible, mais quand la princesse
 se regarda elle se trouva obscurément vêtue
 le même costume, qui n'étoit pas tout à fait
 celui de la mère. Elle marqua peu en fallant.
 La bonne les salua puis disparut.
 Les deux jeunes époux s'occupèrent et le petit
 batton fit voir à la princesse l'endroit où les
 fées avoient travaillé à faire des ceillures à
 pist et des biquilles et la soeur se fit reconnaître
 se mal la vieille mendicante, tandis que lui
 l'avoit vue en bonne toute et fut de compagnie.
 La nuit venue ils s'étendirent couchés à l'encre
 quoique la princesse avait désiré passer la nuit
 dans cette petite cabane qui fut témoin de
 tant de merveilles, mais elle étoit presque
 tombée et la pluie étoit pourrie et humide.
 Le lendemain matin quand ils se levèrent
 ils furent encore étonnés de voir que leur
 beau navire étoit devenu le plus beau
 chateau du monde. Sur une table sans
 en bureau ils trouvaient un papier signé
 et signé dans lequel il étoit spécifié que
 cette immense forêt et les lances en armées

leur appartement à perpétuité à condition
de les défricher et bien faire des terres de labour.
- Ah quelle bonne idée de voir la paucière
comme nous allons habiter ici. Nous
allons pouvoir employer nos richesses à
faire du bien à tout le monde.

Ouvrât ils faire bonir dans tout le pays
que ceux qui vont ainsi travailler gagnent
de l'argent et aient une sécurité de la
grande forêt. On peut penser qu'il en
soit beaucoup, car les gens étaient alors si
malheureux en ce pays que les bêtes qu'ils
ne vivaient que de racines et de fruits sau-
vages.

Par les premiers arrivés le petit baron
apprit que son père et sa mère étaient
morts de vieillesse et ses deux frères de
chagrin.

À ces ceux qui venaient s'offrir comme
employés, chacun suivant ses aptitudes.
Ils étaient bien payés et bien nourris.

En quelques années la forêt et les terres suisses
des champs de blé, de légumineuses, de prairies
et des vergers.

Le petit breton que les gens voulaient s'appeler
appelé Mori seigneur en breton qui on l'appelle
simplement Francis Kierchoat et la princesse
voulait que on l'appelle Perinaée.

En s'asseyant cette fois et ces laides ils
trouvèrent de nombreux enfants qui couraient
jillins qui leur ressembloient tous par leur
beauté et leur bonté de cœur.

C'est depuis ce temps là que nous avons
en Bretagne quelques bons et braves
gens car il n'y avait que des barbares
et des sauvages...))

Voilà la première conte que nous
contait le vieux tisserand. Il en avait plein
de même genre, dans lesquels il y a toujours
une bonne fée protégeant un bon cœur d'homme
trahi par des méchants. Dans quelques uns
il y a des géants appelés en breton roufl.
C'est à dire des mangeurs de chrétiens dont
chacun est pourvu d'une vieille mine à dents
longues et effrayables. S'il s'en vient des
roufls gâtés dans tous les pays chez eux une
princesse quelconque qui s'appelle de l'histoire
Avec l'aide d'une fée comme celle de la

grande foce, un petit bateau quelconque
comme l'ancien ketchik en venait toujours
à bout après avoir tiré le ruyg et sa
vaille mise aux spit/ou ha.

puis le conte finit toujours par le
mariage de la princesse de l'urée avec son
sauveur, mais encore opais bien des songes
à son misère comme ceux qui eut à
subir notre petit breton.

Enfin ces contes au fond sont tous
exploitables; tous sont basés sur le même
thème comme nos romans modernes.

Des malheureux injustement persécutés
par des méchants, des traîtres; puis enfin
des sauveurs des bienfaiteurs qui récompensent
les persécutés et punissent les persécutés.
Quod semper, quod ubique, quod ab
omnibus.

Après avoir terminé ses contes le
terrien nous faisait toujours un petit
bouche moral. Il vous voyez mes
petits enfants, ma bugabide, comme
les méchants sont toujours punis et les
bonnes gens reçoivent des récompenses.

pour leur bonté. Il faut toujours respecter
les vieux et les vieillards et même les secourir
quand on peut, on est toujours récompensé
si on ne l'est pas dans le monde on le
sera le double dans l'autre).

Voici maintenant un autre genre de
contes, ceux qui nous paraissent le plus ridicu-
les. Ici il n'y a pas de fée, ni de traître ni
de persécution. Ce sont plutôt des doctrines
naturalistes d'une manière primitive.

En voici un qui donne une idée de
tous ses congénères.

11. Il y avait une fois un pauvre mari
et une pauvre femme qui n'avait qu'un
fils. Ce fils devait être fils d'un pauvre.
Le petit était assez intelligent. Arrivé à un
certain âge il désirait aller voyager en
pauvre pour voir comment étaient les choses
et les gens dans les autres pays. Les parents
la mère voulait bien le laisser aller
pourvu qu'il promît de leur apporter
quelque chose au retour, car ils étaient
bien dans la misère. Dans leur petit
il n'y avait rien que quelques poires et

un vieux coq; c'était l'ami de Lanie, le
fils s'appelait Lanie. Celle-ci pour tout
bien demanda et emporta le coq avec
lui pour lui tenir compagnie pendant
son voyage. On ne pouvait pas lui
refuser ça.

Ils partirent ainsi tous deux l'un
portant l'autre. L'oiseau partit le samedi
du midi parce que pensait-il par là
il devait faire plus chaud qu'ici et les
choses doivent mieux pousser.

Il marcha long temps voyant et percevant
des choses comme chez lui. A la fin
cependant il arriva dans un pays où il
voyait bien que les gens n'étaient plus
les mêmes. Pour des voir de plus près
et pour mieux les connaître il alla deman-
der à loger dans une ferme. On
le logea sans aucune difficulté, car son
costume d'étranger et cette petite bête
qu'il portait avait excité la curiosité
de ces gens. On l'invita à souper avec
les autres et on l'interrogea. Il lui en conta
avec les récits qu'il leur fit sur les choses

de son pays. Il les entraînera tel point qu'ils
oublieront d'aller se coucher.

Cependant à la fin le maître de la maison
dit aux domestiques d'aller atteler les bœufs
et les chevaux.

Comment, dit Lanie, atteler les bœufs et
les chevaux, et pour quoi faire à cette heure.

Mais mon bon homme, pour aller chercher le
jour, répondit le maître.

Oh cher, le jour repart Lanie, ah diable
- Mais oui. Comment va-t-on le chercher chez
vous. peut-être vous n'avez pas de charrette
ni de bœufs.

- Oh si, repart Lanie, mais nous n'en avons pas
besoin. Deux pour aller chercher le jour. Nous
avons une petite bête qui va le chercher toute
seule, sans que personne n'ait besoin de se
déranger.

pas possible d'arriver cette fois tous les
domestiques à qui on avait dit d'aller
atteler. Quelle est donc cette bête merveilleuse
ça va là, répondit Lanie, en montrant son
coq qui s'est allé se percher sur une poutre
au milieu de la maison. Celle-là se charge

de vous amener le jour sans que vous ayez
besoin de vous déranger. Les Domestiques
peuvent aller se coucher tranquillement.
Les Domestiques ne demandent pas mieux
mais le maître se gâtait l'oreille d'aparte
et bien tout ça. Cependant si le jour
ne venait pas avec votre petite bête je vous
embête, j'ai des tracas à faire.
J'en répondrai sur ma tête. Je répondrai bon.
Bonne nuit, vous tous sans inquiétude.

Que votre ma petite bête vous réveille
lorsqu'elle aura fait venir le jour. Elle
vous dira en bon breton: Here neol
sae giera. Quand elle aura chanté cela
trois fois vous pourrez vous lever; car neol
le soleil, ne sera pas loin.

Eh bien dit le maître, nous allons dire
les grâces alors et nous irons tous nous
coucher en attendant que la petite bête nous
amène le soleil.

Tout le monde se couche donc.
Mais le maître ne dormit pas. Il avait
toujours peur que l'étranger se soit mort
de lui. L'ancien savait bien cependant

que son vieux coq ne manqueroit pas de chanter son refrain ordinaire quelques heures avant le jour.

Le maître restait attentif à écouter tout ce qui se passerait avant l'arrivée du jour. Enfin il entendit le coq battre ses ailes puis commença à chanter, *heer neol d'ar quer*. Bon se dit-il voilà qu'il arrive tout de même. Mais comme elle parle bien en breton cette école de bêtes. Quelques instants après le coq répète ses premiers paroles. Puis le maître émerveillé attendait le troisième chant. Cette le coq dit trois fois de suite *Deed e neol d'ar quer*. Ces expressions bretonnes veulent dire le soleil arrive, le soleil est arrivé. Les paysans bretons répondent au chant du coq. A ce troisième appel le maître se leva et alla voir au dehors. Quand il ouvrit la porte il aperçut en effet les rayons rouges du soleil qui montaient à l'horizon. Il appela tous les gens de venir voir la belle aurore. Dans l'étonnement et l'admiration lancée était, tout seul dans son lit.

Quand il fut luë tout le monde
vint le féliciter de posséder une petite bête
si intelligente et si puissante. Le maître
lui demanda s'il ne pouvait la vendre.
Si, dit Lonic, pour vous vendre servir
jusque vous êtes un si bon homme,
je veux bien vous vendre mon coq qui
seul est là le seul ami et le seul compagnon
de ma vie.

Le marché fut conclut on donna à
Lonic tout l'or et l'argent disponible à
la maison. Il aurait pu alors revenir
chez lui, car il possédait déjà une petite
fortune. Mais il songea à faire un
circuit enfin de visiter encore quelques
villages dans ce pays où il trouvait de
si bonnes gens.

À quelques lieues de là il aperçoit
une chapelle qui avait l'air touché.
Il se dirige de ce côté. Arrivé près
de cette chapelle il voit qu'elle était
entourée de chaines, de cordes et de bœufs
et des chevaux attelés à ses cordes. Puis
des gens avec des faux qui brèlent.

Sébastien, moi glas, mardi etc.
 quand il fut parvenu leur demandant
 que diable faisaient vous là donc - Les
 gens en entendant cette voix et voyant un
 étranger crurent tous à la fois, ho.
 Les bêtes n'étaient pas fâchées d'entendre
 ce cri de ho, car elles étaient déjà esquivées.
 Alors un des habitants s'avance vers
 l'étranger en le saluant très poliment
 et lui dit: Cher monsieur étranger vous
 nous demandez pourquoi nous sommes là
 à esquiver nos bêtes, mais vous allez voir
 si il n'y pas vraiment de quoi. Si je vous
 cher monsieur qu'une malchance, un méchant
 un impie, un misérable enfin que nous
 n'avons pas pu trouver, a eu l'audace
 d'impie de déposer ses ordres auprès
 de notre vénérable chapelle. Vous comprenez
 monsieur que nous ne pouvons pas laisser notre
 chapelle à la très sainte Vierge en proie
 à une horreur semblable. La seule chose
 à faire pour nous est de nous retirer
 toutes les bestes et les gâtes dont elle
 nous comble tous les jours.

je comprends pourquoi L'ancien cette
honneur, mais je crois qu'on pourrait éloigner
votre venant chapelle de cette horrible odeur
à moins de faire.

Vous croyez monsieur l'échange en un
tout d'un coup les assistants. Ah! si vous
pouviez nous délivrer de cette monstreuse
odeur, comme nous vous en remercierions
nous vous récompenserions.

Alors L'ancien leur dit de détacher les
bêtes. pendant ce temps là il va chercher
une planche dont il en fait, au moyen
de son grand couteau de paysan, une espèce
de bêche avec laquelle il enlève la mousse
avec une matte de gazon pour la porter
au loin dans le ruisseau puis rapporte une
autre matte de gazon pour remplacer celle
qu'il en a enlevée de sorte que rien ne
paraît plus.

Lors que les habitants ça ils furent
dans la joie et la jubilation.
aussi on alla qu'en un instant
et une messe solennelle fut chantée
en l'honneur de cette délivrance,

et on célébra le jour le jour de
grande fête annuelle.

Lancé fut comblé d'honneur et
d'argent et fut déclaré le savior
de la paroisse et de la chapelle.

Continuant son chemin en descendant
un circuit pour revenir chez lui, il
passa devant une ferme où il vit
des gens attacher une pauvre vache
à laquelle on avait mis une corde
au cou. Ils voulaient la laisser sur
un vieux foin sur lequel il y avait
de l'herbe.

Lancé leur demanda ce qu'il faisoit
là.

Mais monsieur l'évêque, dirent-ils,
vous voyez bien qu'il y a de l'herbe
là, sur le foin et nous voulons y
monter, notre vache pour la brouter.
Oui, reprit Lancé, je vois bien qu'il y a
une belle et bonne herbe là-dessus.

mais je pourrais faire manger à
votre vache cette herbe sans que vous
fussiez obligés de la monter la haut
chaussez-la lui casser les jambes et la tuer.

Ah monsieur l'étranger, si vous
pouvez nous rendre un semblable
service comme nous vous remercier
bien.

Aussitôt Lanie monta sur le foin
et avec son grand couteau il coupa
l'herbe et la donna à manger à la
vache qui en avait bien besoin,
car elle était assez maigre et ces
foins l'avait encore esquivés en
debutant la bête sur le foin.

Vous voyez, bien dit Lanie, qu'il est
plus facile de descendre l'herbe sur
un foin que de y faire monter une vache.
- Oui monsieur l'étranger, nous voyons
bien maintenant; mais comment
une idée pareille serait-elle venue à
de pauvres ignorants comme nous.
Maintenant, repart Lanie, que je vous
ai enseigné la méthode vous n'avez
qu'à agir ainsi ailleurs, je vois que
vous avez par là des haies hautes sur
lesquelles il y a beaucoup d'herbe et puis
des gros pengos, titards, sur lesquels il

ya une grande quantité de lierre qui est une
 une excellente nourriture d'hiver pour les vaches.
 Après tant de services rendus Lancelin
 alla encore se là comblé de remerciements
 et de beaucoup d'argent.

Maintenant il s'approchait petit à
 petit des frontières de son pays.
 Cependant avant d'y arriver il passa
 encore dans une forêt. De loin
 il avait vu des hommes montés sur
 une charrue en train de tirer sur une
 corde. Il pensa d'abord que c'étaient
 des ramoneurs. Mais à mesure qu'il
 s'approchait il les entendait crier holden
 holden, holden, holden, holden à voix
 élevée. Intrigué par tous ces cris il entra dans
 la maison où les mêmes cris se faisaient
 entendre.

Quelle ne fut pas sa surprise en
 voyant un pauvre cheval prisonnier
 attaché avec une grosse corde au cou
 et les pieds liés pour l'empêcher de
 venir et se débattre.

Mais mes pauvres gens, leur dit-il

en entrant, qu'est-ce que vous voulez
faire à votre cheval.

Ah, monsieur l'étranger, c'est que notre
pauvre cheval a eu le dos blessé,
contusé, par la selle, et pour
guérir ces sortes de blessures il n'y a
rien meilleur que la suie. C'est
pourquoi nous voulons frotter le dos
de notre cheval contre les parois inté-
rieures de la cheminée qui s'est couverte
de ce bon loup ou, remède.

Mais malheureusement, repart l'ancien, vous
allez étrangler votre cheval. Dites-moi
cette pauvre bête et laissez-la au bûche
je vais vous enseigner une méthode
beaucoup plus facile et plus économique
de guérir les chaudières avec de la suie.
On démarque la pauvre bête qui était
sujette à moitié étranglée.

Alors l'ancien prit une longue pèche
et fit tomber de la suie en plein
sur le foyer, puis si à ces bonnes gens
de l'étranger bien même et se l'étendre
sur la blessure et de la couvrir avec

de la toile et le cheval se voit bientôt guéri.
On peut penser comme ces bonnemens
furent bacheliers et comme elles furent
merveilleuses de rencontrer un étranger si
plein d'intelligence et de science.
Aussi il fut comblé de remerciements,
d'or et d'argent.

Maintenant Lancelot en avait assez il
en avait sa charge, et songea à gagner
son pauvre village le plus vite possible
où son père et sa mère devaient l'attendre
avec impatience, mais on ne peut être de
paix avec les pauvres vieux ne pouvant
plus guère travailler.

Le petit Lancelot ne se trompait pas
beaucoup. Les deux vieux n'étaient
pas encore morts de faim mais ils venaient
de consommer le dernier morceau de
pain qu'ils avaient, et ne voyaient aucun
moyen de se en procurer d'autres.

Aussi quelle joie, quel bonheur n'éprou-
vèrent-ils pas lorsqu'ils virent Lancelot
entrer combattant sous le poids de sa charge.
En un instant il couvrit la table

de piles d'or et d'argent. J'aurais les
pauvres vus en adieux des
Les premiers soins de Lanie furent
d'aller chercher des provisions.

Quelques jours après quand tout le
monde fut bien rétabli et quand il
se fut suffisamment reposé de ses
longues fatigues, Lanie alla trouver
les petits propriétaires voisins, tous aux
pauvres, malgré leur titre de propriétaires,
et leur acheta leurs lots de terrains en les
payant largement. Puis à la place
de la vieille cabane en terre il fit bâtir
un château; et trouva alors à se
marier avec la plus riche baronnie du
pays.

Une grande noce eut lieu à l'occasion
de ce mariage à laquelle tous les voisins
riches et pauvres furent invités.

Moi même, nous sit alors le grand
tisserand, je me trouvais là aussi.
Moi ne connaissant pas bien l'usage
du monde, ni le respect des choses,
j'allai partout, regardant

touchant à tout; j'allai de la salle à
manger à la cave & de la cave à la cuisine.
Là dans la cuisine je commis toutes
sortes de sottises jusqu'à plonger mes
doigts dans les sauces et les lacher en
suite. Mais je relevé de mes sottises
par une vieille cuisinière à lunettes avec
un nez de perroquet. Elle me flanqua
quelque part un coup de pied avec son
soulier en papier qu'elle m'envoya tomber
là bas à stangor Voreguesie où j'étais tombé.
malheureusement la tête la première entre
deux rochers. J'avais beau jigger des
jambes et me débiter à la force des
poignets par moyen d'arracher ma tête.
voyant cela je fis trois ou quatre tours
en tournant sur moi et je parvins à
dévissser ma tête que j'étais obligé de
laisser là. Je courus alors chez un
maréchal qui demeurait non loin
de là lui demander un mortier pour
baiser une des pierres afin de pouvoir
retirer ma tête.

Mais lorsque je fus de retour

voici qu'un napoléon, vitchel, était
entré dans la bouche de ma tête pour
y faire son nid, car vous savez que
le napoléon fait toujours son nid dans
les petits trous.

Indigné par l'audace de ce misérable
rien de tout je l'écrasai d'un coup
de mortier.

Mais, oh malheur sur malheur, voilà
que les plumes de ce misérable napoléon
formèrent un tas si énorme que je ne
voyais plus ni tête ni rochers.

Né sachant plus que faire je le fis
brûler et maché le feu d'un plume.
J'eus là une bonne idée car les plumes
brûlées le chassèrent du feu avant qu'il
eût enterré les rochers et j'en degageai l'autre
ma tête et je la revisai à sa place.

Mais le feu ayant sans doute dérangé
les taratagues elle ne vivait pas bien
et se trouvait avoir le devant derrière.

N'importe j'en avais encore même
il avait commencé qu'il laissât la barbe
s'en aller de son vitchel.

Mais un dernier malheur m'attendait
 encore. Lorsque j'allais chercher mon
 mortuaire pour rapporter au maréchal, je
 vis que ce mortuaire était recouvert en cendre
 avec les plumes, je me trouvais que le
 manche que j'allais quand même porter
 au maréchal en lui racontant ce qui
 m'était arrivé et de ce qui était devenu
 son mortuaire. Boiegar D'imbicille
 me dit il, le mortuaire en fer serait bauté
 et le manche en bois sec ne le servait pas.

Et puis Haon, il me flanqua une gifle
 sur la cote de la tête qu'elle fit un demi-
 tour et ma figure vint se placer dans
 sa position naturelle, telle que vous la voyez.

Mais mon cœur, à cause d'un arrangement
 ses tarasages m'a servi très long depuis.

Le dernier morceau est l'espèce d'épilogue
 par lequel tous les conteurs bretons ou
 normands terminent toujours leurs contes.

Dans ce dernier genre de contes bretons
 il y en a plusieurs qui se rassemblent
 plus ou moins par l'ingéniosité, le
 gaillarderie et la bouffonnerie.

20 ans ces contes il y en a plusieurs ou il
y a toujours un y aïm et une charm, Jean
de Jeanne, et ou le y aïm est toujours un
idiot commandé par charm. Mais le
pauvre idiot comprenant mal les mots
fait toujours le contraire de ce que charm
lui commande.

Mais ces petits contes bouffons et naïfs
ont un tel caractère breton; on y emploie
des mots et des tournures de phrases qui ne
peuvent être rendus qu'imparfaitement en
français, ce qui leur ôte tout le charme
qu'ils ont en breton. Le grand squelette
nous en contait un par exemple sans
lequel sont employées tous les quiproquos
tous les quelibets et tous les mots à sens
divers et obscurs de la langue bretonne.
toutes expressions auxquelles on ne
peut qu'en donner aucun sens français
Et pourtant ce conte ~~ou~~ raconté en
breton par un bon narrateur avait fait
se torturer de vive cent mille enfants à la
fois au berceau ou les enfants savaient
à peine rien. Ainsi par exemple dans
le conte ou

Le Charm dit à Yam de chasser les
mouches de sur la figure de l'enfant
au berceau pendant qu'elle va à la
rivière. Mais pour bien chasser les
mouches en breton on emploie le mot
foüete, mot emprunté au français. Mais
ce même ^{mot} foüete s'applique aussi à secouer
aux enfants, que l'on foüete non avec
un fouet mais avec une branche de gené-
vrel. Sont toutes ^{comme} en mon jeune temps
tenaient toujours au coin de l'âtre, toujours
fait à servir.

Or quand le Charm fut porté à la
rivière Yam n'eut de plus pressé que
de saisir une mouche sur la figure de
l'enfant, puis la prenant par la tête entre
ses doigts de la main gauche et prenant
la branche de genérel de la droite il se mit
à fouetter la mouche à tour de bras.
Quand le Charm revint Yam était
tout en sueur tellement qu'il avait pu
à peine le mot de fouetter. Mais le
pauvre petit au berceau avait la figure
noir de mouches qui le dévoraient.

Yann fut traité d'imbécile, bien entendu.
La seconde fois alors Charm lui dit qu'il
ne fallait pas rester s'amuser à fouetter
une mouche seule, mais qu'il falloit chasser
toutes celles qui viendroient sur la figure de
l'enfant. Or le mot chasser, en Breton,
Chasseal, ne s'emploie que rarement en
sens de sa signification pure, faire la
chasse au gibier, soit avec un fusil ou
un bâton. Charm avait dit cette fois comme
Chasseal ou Chelenn, chasser les mouches,
puisque Yann avait mal compris le mot
fouetter.

Yann n'avait pas de fusil de Chasse,
mais en ce temps-là on chassait beaucoup
au bâton, pen-bas, avec lequel on tuait
les lièvres au gîte, des blaireaux et même
des perdrix rouges qui étoient si grosses
et si lourdes qu'elles ne pouvoient guère
voler, dont la race a disparu depuis long
temps.

Quand Charm fut partie Yann
prit donc son pen-bas et se plaça près
de son berceau pour faire la chasse aux

mouches. En chassant la première qui
vint s'abattre sur la figure de l'enfant
il écarta bien entendu, la tête de celui-ci.
Mais yam ne continuons pas moins à
faire la chasse jusqu'à ce que charmé
devienne.

On comprend comment ~~l'homme~~ yam
fut traité cette fois, mais que pour aille.
Là il se trouve une dispute de mots
entre les deux époux qui ne finit plus
au sujet des choses, les mouches, fouetas
de chelien.

Enfin après beaucoup d'autres paroles
plus ou moins risibles le conte se termine
dans l'achat d'une vache. Chacun dit
à yam d'aller acheter une vache à la fois
elle lui dit que pour avoir une bonne
laitière, il fallait que la vache soit bien
ronde de corps, cornes courtes et qu'elle
ait le pis dur, jeune et sans poil.
yam achète tout ça, et à la fin il
regarde bien les vaches. Il en voyait
qui étaient bien rondes de corps mais
elles avaient de longues cornes, d'autres

qui avaient le pis dur et jeune mais
garni de poil. Pas moyen d'en trouver
jeune comme on lui avait dit. Il avait
déjà parcouru tout le marché lorsqu'il
fin il aperçoit dans un coin une belle
bête, corps rond, cornes courtes, et un
pis bien dur, bien jeune et sans poil.
On peut penser que Yarn ne fut
pas long à conclure le marché avec le
vendeur, et se dépêcha de retourner chez
lui content comme un demi-dieu d'avoir
trouvé exactement ce qu'il avait demandé.
Cette fois au moins, il ne serait pas mal
traité comme d'habitude.

Quand en arrivant devant la maison
il se mit à crier. Hé Cham, viens voir
la belle vache que j'ai achetée, tu vas
être contente cette fois, regarde-moi ça.
La Cham vit en effet que la bête était
belle, ronde, cornes courtes, mais cette belle
bête au lieu d'être une belle vache était
un beau taureau qui avait en effet un
beau pis jeune et sans poil. Là-dessus
commença une longue discussion sur ce pis qu'on

appelle en boston Deset, pakeh, poch, sado's, manch, mols qui ont diverses significations en boston.

Maintenant je vais rapporter un de ces contes où le paysan se trouve en lutte avec le seigneur. Or dans lesquels le seigneur est toujours voulu, bien entendu, je vais prendre le premier venu dans le genre. Ces contes se ressemblent tous ou à peu près ce sont des farces, des tours joués aux seigneurs par les paysans. Vc. Il y avait une fois un petit gas nommé Peric qui n'avait jamais connu ni père ni mère. Il avait été élevé par un oncle qui exerçait le métier de braconnier, ou même de voleur.

Peric, ayant atteint un certain âge, suivait son oncle dans ses tournées et avait ainsi appris le métier de bonnetier. Lorsqu'il se sent assez mûr il voulut opérer seul et pour être plus sûr il se bâtit une cabane loin des regards indiscrets.

Non loin de là il y avait un grand

seigneur qui possédait d'immenses richesses
comme du reste tous les seigneurs de ce temps.
Le seigneur sachant qu'il y avait des bra-
conniers et des voleurs autour de lui se
faisait garder par un régiment de serviteurs
devoués et vigilants.

Il y avait là un gibet auquel on voyait
toujours des corps ou des squelettes se balan-
cer au vent au plus grand bonheur des
corbeaux.

J'en connaissais bien ce seigneur, ses
gens et son gibet; il se disait même
qu'on pourrait bien un jour voir son
corps se balancer à ce gibet. N'importe
il fallait qu'il voie si ce seigneur avec
tous ses gardiens serait plus malin que
lui. Il savait qu'il avait un grand
troupeau de bœufs, des bœufs des plus beaux
d'une très grande valeur marchande.

Mais ces bœufs comme tout le reste étaient
bien gardés jour et nuit, j'en le savait.
Mais il savait aussi que les serviteurs
et gardiens avaient tant par tête de
gages ou de volens qu'ils prenaient

Un jour voyant ces beaux bœufs dans
un champ un peu éloigné du château
ils alla doucement vers les gardiens avec
un œil sur le nez, signe de secret et de
silence. Les gardiens avaient compris,
et lui demandant: Hé jeune ami tu
as vu quelque chose par là-bas.

Certainement, répondit-il, il y a quelque
chose. Il y a un bon coup à faire là pour
vous. Ils sont quatre voleurs là dans
le bas fond, avec des cordes pour venir
enlever partie de vos beaux bœufs. Si
vous voulez les pincer vous n'avez qu'à
descendre en deux groupes, moitié à
gauche moitié à droite vous êtes sûr
de les prendre; ils sont en train de
manger tranquillement là-bas en ce moment.
Merci ami, dirent les gardiens, nous
y allons de suite, fais attention aux
bœufs en attendant, tu auras ta part
de la prise.

Soyez tranquille dit encore vous
pourrez compter sur moi.

Mais dès que les gardiens furent hors

les champs et hors de vue, peric tira de son
son sac une des cordes et commença à arracher
les quatre plus belles paires de bœufs qu'il
avait là, puis les attachant à la queue
d'un bœuf il fila avec. Ces vieux bœufs
doux comme des moutons se laissaient faire
facilement et peric n'eut pas grande
peine de les conduire où il voulait.

Les gardiens cherchèrent long temps les
quatre voleurs, et lorsqu'ils revinrent au
champ peric était déjà loin avec ses
bœufs. Ils ne firent pas d'abord attention
à la disparition du jeune homme ni
aux bœufs. Parmi un si grand troupeau
quatre paires de bœufs en plus ou moins
ne paraissent guère. Pourtant qu'un jour
homme ils ressentirent une fatigue de les
attendre, il était retourné chez lui.

Ce ne fut donc que le lendemain que
le seigneur vint compter le troupeau on
s'aperçut qu'il manquait huit bœufs
et des meilleurs.

Les gardiens se croyant perdus déclarèrent
malades et s'en allaient ce qui s'était passé. Le
seigneur

leur dit qu'ils s'étaient laissés biterment
roulés par ce jeune homme, mais puis-
c'était pour zèle pour lui qu'ils avaient
agie ainsi il leur pardonna pour cette
fois en leur faisant entendre qu'ils venaient
de recevoir une bonne leçon pratique.
Pendant ce temps-là, pour avoir vendu
ses bœufs à un bon prix et ses intendants
sa cabane où il avait une cachette spéciale
pour mettre son trésor.

Son premier coup ayant si bien
réussi, il se mit à méditer un second.
Si le seigneur avait de beaux bœufs
ou chevaux etait encore plus beaux et
d'une plus grande valeur. Mais ^{comment} approcher
de ses chevaux dont chacun était gardé
et soigné par un solide garçon; j'en
ne chercha pas longtemps. Il savait
comment les marchands malins opéraient
alors dans les foires au moyen d'un
ou deux taons enfermés dans une boîte
et attachés à propos au milieu des bœufs
mettant tout d'un coup en fuite et en
allowant par les rues et places boresculant

et auversant tout sur leur passage. Les
moines profitaient de ce désordre pour voler
les paniques, attribuées par les paysans à la
sorcellerie, se produisant encore de nos jours
dans les forêts de basse Bretagne.

Perce romansa une pleine boîte de ces
taons et alla en cachette les lâcher dans
le champ où étaient les bœufs. Bientôt
au bruit de ces terribles mouches et aux
premières piqures qu'ils sentaient venant
de queue et commencent à hérisser.

Mais bientôt tout le troupeau fut saisi
d'une telle panique qu'il se mit à fuir
de tous côtés renversant gardiens et tous
les obstacles qu'il rencontrait sur son passage.
De son château le seigneur voyait cet
épouvantable spectacle. Il cria à tous les
serviteurs d'aller à l'aide des bœuviers
pour arrêter ces bœufs effolés. Puis fit
fermer soigneusement les portes du château.
De peur que ces bêtes furieuses n'entrassent
et blessassent tout chez lui. Mais ces bœufs
furieux qu'ils taons labouraient toujours
trouvant toutes portes closes au château

le dépassèrent et continuèrent leur
 course furibonde. Les serviteurs avaient
 beau crier et appeler rien ne faisait.
 pendant ce temps Joric avait gagné
 les écuries où étaient les beaux chevaux.
 Pour ces chevaux étaient sellés, il en
 choisit dix des meilleurs et retira les
 sels qu'il plaça sur des chevalets et
 mit ces chevaux à la place des chevaux
 qu'il avait retirés de leurs stalls. puis les
 attachant à la queue l'un de l'autre comme
 font les marchands de chevaux il se
 balla tranquillement avec eux sans être
 inquiété par rien ni par personne.
 Les serviteurs ne parvinrent à arrêter
 les bœufs qu'à la nuit lorsque les terribles
 mouches assez gorgées de sang cessèrent de
 les piquer. Les serviteurs étaient tous plus
 ou moins écloppés et éreintés, néanmoins
 les garçons d'écuries allaient soigner les
 chevaux. Après avoir servi à l'ordinaire
 leur action ordinaire ils montèrent en
 selle comme d'habitude, car le seigneur
 exigeait que ces garçons passassent la nuit

en selle pour pleu de senti contre les voleurs.
Le lendemain quand le seigneur alla visiter
ses chiv'aux il trouva bien tous les garçons,
mais il s'aperçut bien vite que plusieurs étaient
en selle sur de simples chevaux. De suite
il comprit qu'il avait été encore joué par
les malins voleurs. Il ne pouvait pas
se en prendre à ses garçons puisqu'il avait
lui-même promis de leur le service.
Mais d'un diable venant ils sont arrivés
à malin et si avis. par moyen de la soie.
Cependant j'en ai encore tiré une bonne
somme d'argent de ses chevaux pour augmenter
son trésor. Et puisqu'il voyait qu'il était
si facile à avoir ce grand seigneur il
prépara encore un coup plus adrociens.
Cette fois il songea à pénétrer dans le château
même. A cet effet il confectionna un
certain nombre de manequins coiffés de
longs chapeaux figurant des voleurs.
Il alla les placer dans un bois en
peu éloigné mais visible du château.
Maintenant que le seigneur, rendu méfiant
et inquiet de ces vols adrociens, était

toigues aux arches. De sa cruche il versa
l'eau de leur pain le bois.

Vite, bientôt, tout le monde debout. Les
armes voici les valets qui arrivent. Il
prend lui-même son fusil et descend. Avec
les serviteurs étaient d'ici parés. Allons
leur dit-il en avançant, nous allons cerner
le bois. Ah les gars, tout à l'heure
nous allons les faire danser. Et il divisa
sa troupe en deux parties pour former
un cercle autour du bois. Lorsqu'ils arrivèrent
à portée de fusil il commencèrent à tirer
sur les manœuvres qui ne bougeaient pas.
Puis sur d'ici au seigneur car ils leur
donnaient la vie. Bientôt tout va, s'ils ne tombent
pas les premiers à terre. Et les gens
continuent à tirer.

Pendant ce temps, le seigneur était entré au
château, complètement vide maintenant.
Car les dames elles mêmes avaient suivi
l'armée pour assister à la partie de jeu.
Il parcourut le château, fouillant partout
ramassant des perles, des diamants et tous
les objets de grande valeur qu'il pouvait
emporter.

peut avant de partir il fit un manequin
qu'il pendit au milieu du grand salon.
Cependant le seigneur voyant que les bourgeois
ne bougeraient pas voyant que les incantations
obligeaient manequin ordonna de charger sur
eux.

Oh mais, madame benigne, quelle stupeur,
quelle deception quand il vit que ce n'était
que de bons hommes en paille. Minipolce
sa colère fut telle qu'il commença à ses
hommes de déchirer en mille morceaux ces
pauvres manequins silencieux et impossibles.

Mais ce fut bien pire lorsqu'il entra chez
lui de voir son château dévalisé de tout
qu'il y avait de plus riche et de plus précieux,
et de voir encore pour se moquer de lui
le manequin pendu au milieu du salon.
Il y avait vraiment de quoi se fâcher et de
se venger sur qui, sur quoi?

Bonheur de Baer. Dit-il un jour, enfin
par voler mes draps de lit de dessous moi.

Il faut croire que ces propos arrivèrent
qu'il s'en soit fait comment; car bientôt
il songea en effet à tenter ce coup incroyable,

A cet effet il se rendit la nuit au château
 lorsqu'il savoit tout le monde couché.
 Il emportoit avec lui un manequin.
 La chambre du seigneur et de sa Dame
 donnaient sur un courtib. Peric dressa une
 échelle par où la crœpe s'il monta à la
 charli sienne petite veulleuse il vit le seigneur
 et la Dame dormirent. Alors Peric
 coup de poign il envoya un carreau dans
 la chambre avec ses bruits secrets. Le
 seigneur fut réveillé brusquement, et voyant
 un carreau brisé et une figure d'homme
 devant la crœpe il sauta sur son fusil
 et le se chargea à bout portant sur la
 tête de cet audacieux voleur. Aussitôt
 peric laisse tomber le manequin sur lequel
 le seigneur avoit tiré, aussitôt reprenant
 l'échelle alla jeter ce manequin dans un
 courtib plus loin parmi les ronces et les
 épines pour ainsi se cacher dans un coin
 paisible du château.

Le seigneur sur cette fois s'avoit que
 le voleur vouloit enfin voir and était
 un audacieux personnage. Il appela les
 quelques

qui couchaient au châtea. On prit des
lanternes et on alla voir d'où venait
l'échelle. Il n'y avait personne.

Le coquin dit au seigneur, n'aurais pas
été tué sur le coup et doit être allé
mourir par là quelque part; il faut chercher.
Ils cherchèrent en effet partout, mais ne trouvèrent
rien.

Pendant ce temps, Jorice était montée dans
la chambre, se débarrassa et se mit au
lit. La dame croyait que c'était son
mari se recula pour lui faire de la place.

Jorice avait profité de mouvement pour
retirer le drap de dessus; puis se relevant
comme pour se mettre à son aise il ramassa
l'autre. Quand il les tint tous les deux
il dit, tâchant d'imiter la voix de seigneur,
tormene, il y a ^{encore} quelque chose par là. Il monta
au bas du lit en dressant les plus beaux effs
de seigneur et fila hardiment à sa case
pensant que le seigneur et ses gens resteraient
encore stupéfaits. Du côté de la mariée qui qu'il
avait enfin trouvé, la tête baissée de flamber
et quand le seigneur monta sans sa

chambre, qu'il vit que ses draps de lit
étaient portés avec son plus bel habillement.
Anathom varia a l'air, alors il devint
véritablement fou et commença à arracher
les cheveux de sa tête à la stupéfaction de
la Dame qui ne comprenait rien encore
de ce qui s'était passé. Mais lorsque le
seigneur lui montra le lit sans draps et le
bel habillement disparu elle comprit tout
et venait encore d'être victime de cet
audacieux et insaisissable voleur. Plus moyen
de s'en débiter. Et ce voleur se moquait
d'elle de la façon la plus cynique.

Et puis encore, c'est qu'ils se voyaient la
veille d'être complètement déshabillés
par lui. Et que faire.

Enfin la Dame par pitié de l'ami appelé
à la connaissance de cet audacieux personnage
se contenta par curiosité qu'il agissait, de
son honneur s'il en avait ou s'il en déniait.
On en raisonneait le seigneur car vraiment
nous n'en pouvons plus. Je vais offrir
à cet individu, qui doit être assurément
d'un genre supérieur, notre fille comme

avec nos biens d'ici il possède déjà les
meilleurs morceaux de land qui nous restent
tout, même notre fille.

Ce que fut dit fut fait. Joric répondit
hardiment et fermement à l'appel de seigneur
et lui qu'il n'avait agi que dans le but
de montrer aux seigneurs que les paysans
étaient plus forts, plus droits et plus malins
que ces porteurs et en tous quand ils voulaient,
Joric était un beau garçon, jeune fort, il
n'eut pas de peine à plaire à la fille.

Les choses furent arrangées immédiatement.
Joric pour prouver que c'était bien lui
la valeur apportée au château tout l'argent
qu'il avait caché dans sa cabane, les diamants
et les pierres sans oublier le bel habit
bleu et les souliers de liège.

Notre vieux tisserand termina ce conte comme
toujours par les aventures de la noce où
il se trouvait maternellement.

J'ai passé sur quelques tours que j'en
fais encore à ce seigneur mais de moindre
importance.

Enfin voilà un opéra de tous les genres

5

Suite de mes récits de ma vie

de conter bretonnais moins ceux d'ailleurs
le diable, le seigneur noir remplace le
seigneur blanc pour se faire connaître également
par le paysan comme l'autre. Mais ces
contes là sont plutôt du domaine de la
légende comme on le verra plus loin.

¶ Mais il me faut maintenant reprendre les
récits de ma propre histoire qui n'est plus
du domaine de conte ou de la légende
car ces récits véritables et authentiques,
voilà ceux qui se sont passés à la fin de l'année 1843,
au moment où je venais d'être appelé pour
la troisième fois des terribles circonstances
et au moment où je venais d'apprendre ma
prière de catéchisme et enfin à lire le
breton. C'est après toutes les sciences philoso-
phiques, théologiques, philosophiques et psychologiques
que on enseignait alors dans nos collèges
bretonnes.

Je n'avais plus besoin d'aller chez la
fille aux prières et au catéchisme puisque
je savais autant qu'elle. J'aurais pu y app-
rendre encore quelques leçons d'histoire
naturelle; mais je croyais en savoir assez

Comme ça.

Quelques temps après tout cela, c'est à dire
au printemps de 1841 une vieille bonne femme
des environs vint trouver ma mère en lui
disant qu'elle ferait mieux de m'envoyer faire
tout le tour de la commune avec une besace
que de me laisser mendier simplement mon
pain quotidien autour de Grestree, que
j'apporterais beaucoup plus de provisions à
la maison. Ma mère l'approuva.

Cette bonne femme était une mendicanti profes-
sionnelle; elle se chargeait de m'apprendre l'état
Elle indiqua à ma mère comment il fallait
confectionner ma besace; il ne fallait pas
qu'elle fût trop longue, car alors elle m'aura-
gerait dans la marche, et trop courte car
alors elle m'aurait portée sur mes épaules.
Mais on pouvait la faire sur mesure puis
j'étais là. Ce fut ce que ma mère fit. Alors
la besace fut terminée on l'essaya. Elle
m'allait comme un gant. On attache
une ficelle au coin du sac de derrière pour
l'autre bout venant se noier au sac de
devant empêchant la besace de glisser de
dessus mes épaules.

Deux jours après je partis avec mon professeur pour commencer la première leçon. La vieille me faisait entendre que j'allais commencer le plus digne et le plus noble état du monde, puisque Dieu l'avait pratiqué lui-même, et qui fut pratiqué également par nos plus grands saints. Quel honneur et quelle gloire de pouvoir à l'âge de 9 ans marcher sur les traces du Dieu et des saints.

Si j'avais connu alors nos codes français j'aurais pu donner des leçons à mon professeur au sujet de ce digne et noble état comme je me propose d'en donner ici en temps et lieu.

Mon début ne fut pas mauvais. Grâce à mon professeur et mon guide qui était connu et bien reçu partout je fus bien reçu aussi. J'étais si petit, si maigre si triste que les bons pères ne me firent pas de moi, non pas tant pour soulager ma misère que pour s'acquitter de leur devoir envers Dieu. Ces hommes avaient

tojours un but intéressé et égoïste, elles
n'étaient jamais données au nom de
l'humanité, chose inconnue chez les
Bretons, mais seulement au nom de
Dieu. Quand ces femmes me donnaient
pour deux liards de farine d'avoine
ou de blé noir, l'ancienne ordonnance
d'alors, c'est qu'elles étaient convaincues
de recevoir en retour le centuple
comme il est dit dans l'évangile; car
elles savaient qu'une prière dite par
moi, enfant chétif et humble valait
pour elles cent prières votées machi-
vement par les vieilles mendiante.
Mes premières tournées furent donc
excellentes. pendant trois jours consé-
cutifs, le temps nécessaire pour faire
le tour de la commune, j'apportais la
maison pleine les deise (bois de ma-
berace) de farine d'avoine et de blé noir.
Cependant je m'aperçus bien vite que
ma conduite à son état de mendiant
professionnelle elle jouissait d'autres motifs
tout aussi lucratif. D'abord elle était

le journal vivait et ambulait de la commune dans laquelle elle connaissait toutes choses et toute mesure. puis elle faisait l'agent matrimonial qu'on appelle en breton bas vanel. Aussi quand elle passait dans les fermes ou il y avait des jeunes gens à marier elle était fort bien reçue. Parfois même on la faisait asseoir à table et on mettait devant elle le pain et le lard traditionnels, le plus grande honneur qu'on pouvait faire alors chez nous à un étranger.

Enfin au bout de cinq ou six semaines d'apprentissage, pendant laquelle on s'agita bien le matin et l'après-midi que la vieille commune s'arrêtait trop longtemps dans certaines fermes, je pris le parti d'aller seul pour acheter plus vite mes tournées hebdomadaires car il était d'usage de n'aller qu'une fois par semaine dans chaque ferme.

Malheureusement il ne faisait pas beau aller seul, surtout à mon âge, faible et timide comme j'étais. Il y avait alors une multitude de mendiants

de tout âge, de véritables bandits, lesquels
quand ils rencontraient un malheureux seul
avec sa besace pleine ne se gênaient pas pour
la voler. Dans la leur en tirant encore
des orailles au pauvre bougre pendant
le marché. A moi ils le faisaient traîner au
haute fois, et j'étais obligé de retourner
à la maison de vive ou j'étais encore
garanté par la mère, parce qu'elle croyait
qu'elle lui demandait j'avais cette façon
d'être, il y en avait alors dans cette commune
un douzaine d'individus faisant soit soit
le métier de mendiant mais qui n'étaient
rien que des voleurs. Deux surtout
de ceux là, les deux par lesquels je fus
violé plusieurs fois, étaient deux véritables
gardiens de la pire espèce. Il n'y avait pas
de tous possibles de canailleries dignes
de la puissance qui ne pouvaient aux formes
et même à tout le monde à l'occasion.
Ceux là ne s'amusaient pas à dire leurs
prières aux portes, ils ne les savaient ou
dites quand ils savaient qu'il n'y avait
que des femmes dans la maison, c'est-à-dire

s'adonner à la compagnie. Les hommes étant pour
 l'usage des champs ils entraient hardiment
 et allaient d'assoir à la table commensal
 avec pauvres femmes tremblantes de peur, de
 leur donner à manger ou garder le penbas.
 Et il ne faisoit pas bien d'écouter ou d'écou-
 ter avec ses coquins, car s'ils ne savaient
 pas leurs prières sur des ventres ils commencent
 sur le bord du Doyls, le Dictionnaire porno-
 graphique, poégnicratique et stercoraire bâtons
 Louis Simon, M. glorié d'arsouille, le roi
 des voyous qui vivait en ce temps là, aurait
 été révolté par ces deux bandes bâtons.

Quand ils ne trouvaient personne dans
 les fermes ils entraient quand même, soit
 par la porte soit par la fenêtre ou par le
 toit. S'ils avaient faim ils mangeaient ou
 si non ils remplissaient leurs braces et s'en allaient
 non toutefois sans avoir déposé sur la
 table à manger ce que les pores déposent
 au bord de leur auge.

Et quand ils trouvaient les tailleurs et tail-
 leuses dans les fermes. Ces là en
 entendaient de belles avec les deux coquins.

Et quand ils surviennent et ils le savent pour
toujours. Par ce que ces travailleurs avaient posé
pour s'abriter chez eux le soir, ils ne manquaient
pas de badigeonner toutes les barrières fixes
que ceux-ci avaient enfoncées avec des
excréments. De sorte que ces travailleurs en
venant aux lieux de leur travail avaient de
mauvais effets. En tout état de cause ce que vous savez.

Et puis quand ils passaient vers le soir dans
des sentiers étroits et fréquents ils mettaient
des bâtons en travers de sentier, ou nouaient
ensemble des branches de genêt, ou des
sautes. Ceux qui venaient à passer là après
cette heure la nuit était venue, et ils avaient
les jambes dans ces obstacles et allaient
quérir la tête dans le sentier et se faisaient
souvent beaucoup de mal.

Et quand ils venaient à traverser en chemin
quelconque qu'on traversait alors sur une
planche ou espèce de poutre, les routes, les
chemins et les ponts étant encore inconnus
chez nous, ils avaient soin lorsqu'ils avaient
posé de tirer à eux la poutre ne lui laissant
qu'un peu de place sur l'autre bord,

de sorte que le premier qui mettait les
pieds sur cette pochte elle-ci glissait dans
le ruisseau et le malheureux passait avec.
Enfin il n'y avait pas de canailleries qui
ne faisaient ces deux bandits mendier. Et ils
n'étaient pas seuls. Je ne cite que ces deux
parce que je les ai particulièrement connus,
eux et leurs faipommes.

Cependant je finis par trouver un camarade
à peu près de mon âge mais qui avait au
moins le double de mon poids et de ma
force. Alors nous faisons les tournées heb-
domadaires en compagnie en visitant autant
que possible de rencontrer les bandits.
Humble et timides tous les deux nous nous
entendions très bien, et quand la tournée
de mendicité était terminée, trois jours par
semaine, nous allions encore ensemble
chercher du bois mort, et aussi devant le
printemps ramasser du rotin de chevreau
et la bouse de vaches desséchées qui ont bauté
pour en faire de la cendre. Cette cendre était
très recherchée alors par les cultivateurs
pour mettre avec le blé noir, en ce temps

où le noir animal et les phosphates naturels
qui rendent aujourd'hui tant de services à
l'agriculture, étaient inconnus chez nous.
pendant le printemps et l'été de 1844, mon
frère de deux ans plus jeune que moi,
qui ne voulait ni aller mendier ni chercher
du bois fut cependant obligé de m'emplir
comme gardien des abeilles, et aussi de conduire
la petite vache les jours où je n'étais pas à la
maison.

Cette année-là fut encore assez bonne
pour nous. Les abeilles avaient multiplié
comme l'année précédente et pourmes de
terre donnèrent un bon rendement, dans
ce coin de terre sauvage qui avait coûté
beaucoup de sueur à mon père pour
le défricher. Mais hélas. pour les pommes
de terre ce fut la dernière ~~la~~ année elles
devaient disparaître pour toujours l'année
suivante, du moins cette grosse race de
pommes de terre rouges la seule connue
dans notre canton en ce temps-là. Si
il n'y eut eu alors que cette race de pommes
de terre sur notre petit globe on aurait pu

Dieu de ces pommes de terre
 puisqu'entre les et les je n'ai à signaler
 aucun incendie extraordinaire dans
 mon existence de paillard mendiant je
 vais arriver de suite à la mort des pommes
 de terre qui arriva en juillet 1845.

On sait quel désastre, quelle effroyable
 peste causa cette mort subite des pommes
 de terre chez les irlandais autant que
 chez nous pauvres bas Bretons qui ne
 vivions que de elles et de pain noir.

Ah que de contes, que d'histoires, que de
 légendes naquirent alors au sujet de cette
 maladie noire qui emporta d'un seul
 coup, en une seule année toute une race
 de pommes de terre.

La première Die chez nous, chez les pauvres
 fut de mettre ce mal sur le compte des riches;
 puis ensuite les riches le rejetèrent sur les
 dos des pauvres, des comestiques par exemple
 ceux-ci ne cessèrent depuis longtemps de jeter
 des anathèmes sur ces pommes de terre, les
 comestiques surtout à cause qu'on leur en
 faisait manger trop souvent, de ces trois

et quatre fois par jour en été lorsqu'on
mangeait quatre repas par jour. On avait
chansonni certains fermiers a ce sujet.
On disait dans cette chanson: De la lein
eve Dec'beutes, Da vern eve potates,
Da vern vean Des pommes de terre e Da
gouan avalou Douer. C'est a dire a
dejeuner, a diner a collationner, a souper
toujours des pommes de terre. Car ces pauvres
hommes de terre furent baptisés alors chez
nous de toutes espèces de noms.

Et ce fut encore, selon les riches, ces
blasphèmes, ces malédictions jetés a la
face des gros tubercules qui périclitaient,
pour attirer sur eux la colère de leur haut,
qui agit là en l'honneur de son père au
jardin de l'Éden qui condamna de ces
individus a mort pour avoir mangé une
pomme; ici ce furent les pommes elles
mêmes qui furent condamnées a mort
sans laisser de postérité.

Après les accusations portées contre les pommes
les domestiques et le bon Dieu lui-même,

venir le tour du diable. La maladie qui commença d'abord à attaquer les feuilles des poiriers tene était noire comme du charbon, donc elle ne pouvait provenir que du chat ou noir rusiné. Ces feuilles avaient une telle pesanteur qu'elles ne pouvaient être que l'œuvre des gaillards de l'enfer. Les feuilles gaillies, noies, les tubercules en bouillie, c'était bien la l'image des damnés dans la fournaise.

Le qui donnait gain de cause aux partisans du diable c'est qu'il vient ^{alors} une histoire de Lezhan, commença entre Coray et Chateaufort. Histoire véritable qui confirmait en tous points les opinions des diabolistes.

Légende du chat noir

Ar has du.

pour expliquer l'histoire véritable de Lezhan il est indispensable de faire connaître la légende du chat noir, ar has du, une des plus curieuses légendes de Basse Bretagne, quoique je ne l'ai vue rapportée nulle part par les chercheurs de légendes bretonnes. Ce chat noir, c'est le diable.

en personne qui prend cette forme pour
fourner de l'argent à ceux qui l'en désirent
mais à certaines conditions. D'abord il
faut qu'il soit nourri de bouillie de froment
comme les petits enfants. Et comme ceci
il faut qu'une nourrice lui ^{doonne} à têter.

Il s'engage pour tant de temps, et au
bout de ce temps l'âme du contractant
ou des contractants lui appartient de
droit. Mais les contractants s'arrangent
presque toujours pour se faire de
lui avant ~~le temps~~ l'expiration
du terme fatal. Il y avait même
autrefois à Guerin une foire spéciale
pour les chats noirs. Il y a encore
une encre bretonne à ce sujet qu'on
jette à la figure de celui qui n'est pas
content de soi ni des autres. On lui dit
Kers da foar ann diabol da
l'hoirien, c'est-à-dire à la foire du diable
à Guerin. C'est un souvenir de la foire
des chats noirs. Mais là les choses ne
se traitaient pas comme dans les autres
foires, car l'acheteur ou preneur recevait

encore une somme d'argent avec la bête
et de plus les instructions nécessaires
pour son entretien et sa nourriture.
Le plus content dans ces marchés
était toujours le vendeur naturellement.
L'homme lui avait de l'argent maintenant tout
plein portait apporté par le chat noir
et son vain qui il avait versé lui faisait
retour ayant pu se débarrasser de la bête avant
qu'elle disparaisse.

Ainsi, en l'an de grâce 1845. De ces
époux de Leuban s'étaient acquis
d'un chat noir pour quelques mois
seulement, car il ne fallait pas longtemps
à cette bête pour remplir une maison
d'or et d'argent, surtout si on savait
bien la soigner et la dorloter. Ici il
était bien tombé. La femme était
jeune; elle nourrissait son premier enfant.
Le chat noir mangait de la bouillie
de l'enfant et la femme lui donnait
à têter de son premier lait. Aussi
les voisins se remplissaient vite de belles
pièces d'or de toutes les nations que le
chat

allait chercher sa femme de la mer
où il y en avait tant.

Il y a ici un homme à quinquante ans
un homme que Luthan qui me disait encore
dernièrement que son père, qui demeurait
non loin de ces époux, avait vu ce
chat passer devant. Chez lui le matin
avant le jour avec une volière blanche
sur le dos dont les deux bords étaient
bien garnis, et il voyait bien que c'était
ses pièces d'or.

Mais voilà que le terme convenu
approchait et les deux époux commencent
à s'inquiéter. Le vendeur leur avait
bien dit qu'il fallait se débarrasser de la
bête avant le terme ou sinon celle-ci
les emporterait avec elle tous deux
et tout droit en enfer. Qui mais
comment s'en débarrasser maintenant.
La foire des chats noirs n'avait lieu
qu'une fois par an vers la Noël,
et le terme fatal que ces époux
avaient eux mêmes fixé finissait en
juillet. Ils regrettaient maintenant

de n'avoir pu fixer ce terme à un an
et un jour comme on le faisait ordina-
irement. Car c'était toujours dans ce
jour septennaire que le diable était
voulu s'il ne l'était au paravant.

Enfin ne sachant comment faire et
se voyant perdus de mari vis à la
femme, qu'il fallait aller trouver le
curé pour^{vo} ce qu'il en dirait.

La femme alla donc se confesser au
vieux recteur de Leuban et explique
la terrible situation dans laquelle ils
se trouvaient elle et son mari.

Le recteur réfléchit un moment et lui
dit qu'en effet leur cas était des plus
gâvés, mais que cependant il y avait
peut être un moyen de les sortir de cette
impasse où ils étaient si malade-
ment. Il ne s'agissait que de conjurer
le chat, le diable noir. Mais le diable
est malin, ou moins il était autrefois,
puisque dans le jardin de l'Éden il
avait au premier coup voulu le vieux
père Éternel en se faufilant dans

le corps d'un serpent comme il voulut
plus tard le fils en se cachant dans les
boyaux de Judas de Carioth. Mais
le recteur de Leubon comptait être plus
malin que ceux là et plus malin que
le diable lui même.

Les sacrificateurs de Jérusalem avaient
promis à Judas de Carioth une som-
me d'argent pour leur livrer le fils de
l'homme. Ici la femme de Leubon
avait promis au recteur une bonne
somme d'or pour la délivrer du fils
de Satan. Et le bon recteur promit
de l'en délivrer.

Ce vieux bon homme avait déjà con-
jurer bien des âmes de riches paysans
Mais ces âmes simples et ignorantes se
laissaient facilement prendre au piège
que le recteur leur tendait. Sans doute
il n'en serait pas de même avec le diable
le malin des malins. Aussi se con-
tint-il avec ses collègues voisins pour inventer
un grand moyen. Puis qu'il avait
beaucoup d'or à gagner il partagerait avec

ses collègues qui lui vendraient en aide.
 Mais il n'y avait plus de temps à perdre,
 car le terme fatal était proche.
 Un soir donc il rassembla ses collègues
 chez lui, et après avoir copieusement
 souper ils se mirent de tous côtés
 nécessaires pour cette conjuration entou-
 rante et se rendirent à la ferme
 du chat noir. Les deux malheureux
 époux étaient accroupis près du foyer
 pleurant et priant: ils se voyaient perdus.
 Mais lorsqu'ils virent entrer le pasteur ils
 se levèrent. Celui-ci venait sans doute les
 sauver. Ils dirent avec pastor que le
 chat noir était parti à la mer comme
 d'habitude et qu'il ne restait que le
 matin quelques heures avant le jour.

C'est bien, leur dit le vieux recteur; maintenant
 allez vous coucher. Mais allons rester
 veiller toute la nuit. L'ennemi vous
 entendra, du bruit, des cris et des blasphèmes
 effrayables, mais que personne ne bouge.
 Remmenez bien cela à vos domestiques.
 Les nuits sont longues au mois de juillet.

pour entrer deins leurs avant le jour le
choix noir se soit arrose vers une heure.
Ce fut en effet un peu avant cette heure
que les deux époux sortirent tranquillement
leur lit et se virent les prêtres mettre les
simples blanches et prendre chacun son stole
à la main. puis sortirent docilement de
la maison en verrouillant solidement la porte
un instant après, comme on ait dit leurs
recteurs, les gens de la maison tous tremblants
sans leurs lits, intérieurement en effet des bruits
et des cris effrayants qui semblaient un bon
moment, puis tout à coup un effroyable
coup de tonnerre se fit entendre qui fit trembler
la maison et plus encore les malheureux qui
se trouvaient. puis plusieurs.

On peut dire que les prêtres rentrèrent
en se frottant les mains et dans une
Le second s'écroula alors avec épouvante
qui paraissait à leur horriblement pour
leur présence un bon moyen, ils l'ont
bien gagné. La course avait été rude
Mais l'histoire avait été si vite au temps,
conjuré et forcé de s'écrouler à vide

Dans son noir empire. Mais importun
 de rage et de colère d'avoir été pincé, il lâcha
 un effroyable pet qui fit trembler la terre et
 les renversa tous dans le fossé. Quand ils
 se leverent ils avaient la figure et leurs surpils
 blancs noirs comme du charbon et l'air d'un
 si empesté qu'ils pouvaient à peine respirer.
 Mais tout était fini maintenant.

Les époux étaient contents et heureux car
 ils furent bien sycanner les pasteurs et leurs
 dormants de belles peines d'or.

Mais hélas, deux jours après les feuilles
 des pommes de terre commencent à mourir
 dans tout le pays, et les pasteurs et les époux
 au chat noir savent bien cela venait.
 Le diable, j'ai dit, ayant manqué ses
 peccés se vengeait en empoisonnant les
 pommes de terre.

L'histoire courut vite dans tout le pays
 et on seut alors à qui s'en prendre de cet
 effroyable malheur.

Les savants, ou ceux qui se donnent pour
 tels, ont cherché long temps l'origine de la
 maladie des pommes de terre. La voilà.

On crut tellement chez nous à cette histoire
de Lachan que le nom de la maladie
infectieuse des pommes de terre est toujours
resté chez nos paysans. Tous les ans
quand les feuilles commencent à noircir
ils disent, l'oué e l'ann Diabol var an
ar oloer. Douar a Dae. voilà le diable
retombé encore sur les pommes de terre.
La maladie tombe en effet puisqu'elle
est dans l'air et non dans les tubercules
comme beaucoup de gens le croient encore.
C'est un simple champignon microscopique
noir engendré comme tous les champignons
par l'humidité et la chaleur. Ici les
pommes de terre sont détruites par le champ
noir et les avoines par le champignon rouge.
Que les savants qui ont trouvé le moyen
de faire tomber la pluie trouvent aussi
le moyen de l'empêcher de tomber sur
les champs de pommes de terre et les champs
d'avoines sur au mois de juin et juillet
et les pommes de terre ni les avoines ne seront
atteints du champignon infernal.
Ou que les paysans bretons, mes collègues.

qui attribuent toutes choses à toute puissance
 à leur Dieu, lui demandent de suspendre les
 pluies surant ces deux mois, et alors ni le
 diable noir ni le diable rouge ne viendront
 empoisonner leurs hommes de terre ne leurs
 voisins. Autrefois ce Dieu savait arrêter
 la pluie de tomber pendant sept ans nees
 si habitables, pour quoi ne pourrait il pas
 l'arrêter pour deux mois aujourd'hui.
 J'avais souvent déjà entendu parler de ce
 fléau charbon, mais il fut au sujet
 de cette terrible maladie des hommes de terre
 qu'on en parla souvent. On citait alors
 de nombreux individus qui devaient posséder
 ou posséder encore le fourniseur d'or.
 Mais ceux qui étaient enrichis assez rapidement
 l'avaient eu ou l'avaient toujours. Un de
 nos voisins ou gendarme le possédait même au ce
 moment, disait on. Parce que tout à coup
 de simple tout fils d'homme il était devenu
 grand marchand de bœufs. Mais cela ne
 dura pas long temps pas longtemps. Il fut
 saisi, tous ses bœufs vendus avec ses autres
 meubles et son mobilier. Alors

les bonnes langues allaient leur traire. Il
y en avait qui disaient qu'il avait ramassé
assez d'argent avec son chat. que cette
saïe n'était que pour air, pour chacun a
retourner se donner lui le soupçon de s'être
vendu au diable pour avoir de l'argent.
D'autres disaient qu'il avait été contadant
de vendre tout afin de pouvoir vendre aussi
le chat pour s'en débarrasser. D'autres encore
disaient que sa femme n'avait pu nourrir
ce chat on y bien le chat de sorte qu'il n'en
avait rien apporté.

Quoi qu'il en fut, le bonhomme, comme
tous les cultivateurs ruinés, alla demeurer a
Guiripen où il se fit simple journalier.
Cependant plus tard tous ses enfants sont
devenus riches et les gens qui ont connus le
père n'ont pas manqué de voir que leurs
richesses viennent du chat noir, car bas ou,
le chat noir n'est pas encore mort. on cite
des individus qui le possèdent encore ayant
pu en faire journal occasion de se faire bien.
Il est donc ruinés cette année
toutes nos femmes de terre avaient⁴ importés

par partie comme celles des autres. Comme
vivre désormais. Comment avoir assez de pain
et de bœufs pour quatre personnes avec les huit
sous par jour que le père apportait à la maison
quand il pouvait travailler et le peu de mauvais
pain que j'y apportais trois fois par semaine,
car les riches celles et ceux qui avaient été aussi
autrefois atteints par le terrible fléau ne
donnaient plus que des aumônes insignifiantes
beaucoup même n'en donnaient plus du tout
n'ayant pas trop de leur sou et de leurs
mauvais pains pour nourrir les cochons
qui avaient été autrefois nourris exclusivement de
pommes de terre.

Il y eut de la misère cette année là dans
nos cantons et nous ne fîmes pas de ceux
qui en causent le moins. Les chercheurs
de pain avaient doublé tandis que le
nombre des donneurs avait diminué.

Cependant les gens de l'est qui avaient une autre
race de pommes de terre ne furent pas éprouvés
ils ne perdirent pas tout, et le printemps suivant
on trouvait encore des pommes à acheter et
à vendre pour semer, mais à des prix

inutiles pour nous. Mon père
avait semé du seigle dans le terrain qu'il
avait défriché pour profiter de l'engrais
qu'on y avait mis et des poignées de terre
pourries qui y formaient aussi un engrais
supplémentaire.

À la Saint Michel suivant nous quittâmes
encore le tyforn pour aller demeurer dans
une toute petite maison qui tenait sur
pour ainsi dire la maison de l'individu
qu'on appelait l'homme au chat noir,
pote ou bas de.

C'est dans cette année-là que j'avais
fait ma première communion.

Les curés bretons étaient alors très
sévères sur ces articles; ils ne donnaient
jamais leur paque aux enfants âgés
de douze ans et lors qu'ils savaient
bien leur catéchisme et leur prières.
Et il fallait faire trois paques
consecutives par an à les enfants, de
sorte que l'on voyait souvent des
jeunes gens déjà bien mariés
qui n'étaient pas encore sortis

Du rang des enfants. Deux ormes
 mes toques et virgales, car il y
 en avait toujours des refusés pour
 se savoir leur catéchisme et renvoyés
 à l'année suivante. On disait de
 ceux-là qu'ils avaient eu les oreilles
 de l'âne, si on s'ouvrait aux yeux.
 Pour moi on ne pouvait me refuser
 mes pages pour cause d'ignorance,
 car je savais depuis long temps mon
 catéchisme au complet, mieux que
 les curés lui mêmes. Aussi je ne fus
 pas obligé d'aller au catéchisme au
 bouge. Tous les jours pendant quinze
 jours qui servaient les examens peiron
 Antoin à la communion, excepté les trois
 derniers jours, les jours de retraite,
 pendant lesquels il fallait rester toutes
 la journée à l'église, à dire des prières
 à chanter des cantiques et à se confesser.
 La confession pour nous n'était pas
 difficile alors. Nos curés se chargeaient
 de la faire eux mêmes, pour aller plus
 vite sans doute, on sait que ces

curé voit un catalogue complet des
péchés comme le pharmacien a le catalogue
des poisons. Nos curés faisaient passer
au galop ce catalogue devant nos oreilles
à travers le village, en posant la question
et en y répondant eux mêmes: « Tu as
fait cela n'est pas, ouï mon enfant; tu
as vu cela n'est pas; tu as touché à cela
n'est pas; tu as éprouvé de la joie, de
la joie en regardant cela n'est pas,
et ainsi de suite. De sorte que la confession
se faisait sans qu'on eût seulement
prononcé un mot excepté le Confiteor
des omnipotents pour commencer et l'amen
de pentecôte pour terminer.

Je voyais cependant que ce catalogue
des péchés était assez long; et dans les
questions qu'ils nous posaient beaucoup
eussent plutôt de théologie naturelle, de
l'anatomie et de la physiologie que de
la théologie.

Pendant ces trois jours de retraite le
curé donnait une soupe à midi aux
plus indigents. J'en étais de nombre.

TABLE DE MULTIPLICATION

1	fois	0	font	0	5	fois	0	font	0	9	fois	0	font	0
1	—	1	—	1	5	—	1	—	5	9	—	1	—	9
1	—	2	—	2	5	—	2	—	10	9	—	2	—	18
1	—	3	—	3	5	—	3	—	15	9	—	3	—	27
1	—	4	—	4	5	—	4	—	20	9	—	4	—	36
1	—	5	—	5	5	—	5	—	25	9	—	5	—	45
1	—	6	—	6	5	—	6	—	30	9	—	6	—	54
1	—	7	—	7	5	—	7	—	35	9	—	7	—	63
1	—	8	—	8	5	—	8	—	40	9	—	8	—	72
1	—	9	—	9	5	—	9	—	45	9	—	9	—	81
2	fois	0	font	0	6	fois	0	font	0	10	fois	0	font	0
2	—	1	—	2	6	—	1	—	6	10	—	1	—	10
2	—	2	—	4	6	—	2	—	12	10	—	2	—	20
2	—	3	—	6	6	—	3	—	18	10	—	3	—	30
2	—	4	—	8	6	—	4	—	24	10	—	4	—	40
2	—	5	—	10	6	—	5	—	30	10	—	5	—	50
2	—	6	—	12	6	—	6	—	36	10	—	6	—	60
2	—	7	—	14	6	—	7	—	42	10	—	7	—	70
2	—	8	—	16	6	—	8	—	48	10	—	8	—	80
2	—	9	—	18	6	—	9	—	54	10	—	9	—	90
3	fois	0	font	0	7	fois	0	font	0	11	fois	0	font	0
3	—	1	—	3	7	—	1	—	7	11	—	1	—	11
3	—	2	—	6	7	—	2	—	14	11	—	2	—	22
3	—	3	—	9	7	—	3	—	21	11	—	3	—	33
3	—	4	—	12	7	—	4	—	28	11	—	4	—	44
3	—	5	—	15	7	—	5	—	35	11	—	5	—	55
3	—	6	—	18	7	—	6	—	42	11	—	6	—	66
3	—	7	—	21	7	—	7	—	49	11	—	7	—	77
3	—	8	—	24	7	—	8	—	56	11	—	8	—	88
3	—	9	—	27	7	—	9	—	63	11	—	9	—	99
4	fois	0	font	0	8	fois	0	font	0	12	fois	0	font	0
4	—	1	—	4	8	—	1	—	8	12	—	1	—	12
4	—	2	—	8	8	—	2	—	16	12	—	2	—	24
4	—	3	—	12	8	—	3	—	24	12	—	3	—	36
4	—	4	—	16	8	—	4	—	32	12	—	4	—	48
4	—	5	—	20	8	—	5	—	40	12	—	5	—	60
4	—	6	—	24	8	—	6	—	48	12	—	6	—	72
4	—	7	—	28	8	—	7	—	56	12	—	7	—	84
4	—	8	—	32	8	—	8	—	64	12	—	8	—	96
4	—	9	—	36	8	—	9	—	72	12	—	9	—	108